



Tenir dans un monde qui vacille – parcours d'un éducateur devenu formateur, entre engagement, clinique et créativité

**Qu'est-ce qui fait qu'on tient ? Acte II – avril 2025
Christophe FAIJAN**

Je suis formateur et cadre pédagogique pour un organisme de formation basé à Toulouse : l'IFRASS. Nous avons mis en place un partenariat avec l'IUT de Figeac, et plus précisément avec le département des carrières sociales. Je suis responsable de la formation des éducateurs spécialisés. Je souhaitais vous partager mon parcours et mon témoignage. Toutefois, au vu des interventions précédentes, j'ai choisi de modifier un peu mon propos afin d'éviter les redondances. Avant de vous parler de ma position actuelle de formateur, je voudrais d'abord revenir sur mon parcours d'éducateur spécialisé, car tout est lié.

Dans les années 80, pour entrer dans une école d'éducateur spécialisé, il fallait passer des concours. On passait devant des psychologues et des professionnels de terrain, ainsi que des tests psychotechniques. Personnellement, j'ai passé le test de Rorschach, entre autres. Il y avait donc une vraie sélection : on n'intégrait pas une école d'éducateur comme ça. Et souvent, à 18 ou 20 ans, on nous disait : "Va d'abord sur le terrain, fais-toi une expérience, et on verra ensuite si c'est vraiment ce que tu veux faire."

C'était donc un véritable parcours du combattant. Il fallait un engagement fort, parfois même politique, car il s'agissait d'aller à la rencontre de l'humain et de s'investir pleinement dans ces questions. Il fallait le revendiquer, le démontrer.

J'ai ensuite intégré une école d'éducateur spécialisé, suivi ma formation, puis exercé ce métier pendant un certain temps. J'y ai trouvé un vrai plaisir, notamment à travers la relation d'aide, le lien à l'autre, et l'engagement contre les inégalités. Ce sont des valeurs essentielles pour ce métier.

J'ai pris un véritable plaisir à exercer mon métier jusqu'en 2002, avec l'arrivée de la loi du 2 janvier 2002 sur la rénovation de l'action sociale. Cette loi a été un moment de remise en question. J'ai compris par la suite que les sept outils introduits par cette réforme étaient inspirés du secteur marchand. Cela m'a beaucoup interpellé, car j'ai constaté un changement progressif dans les pratiques, chez mes collègues aussi.

Les espaces de pensée et d'échange se sont réduits. On a glissé vers une logique d'action immédiate, une surcharge de travail permanente, où l'on doit faire trois choses à la fois sans avoir le temps de penser.

C'est à ce moment-là que j'ai ressenti le besoin de comprendre, de prendre du recul. Je suis retourné à l'université : une licence en sciences de l'éducation, deux masters, un DEIS... Et là, j'ai découvert des auteurs qui venaient confirmer mon ressenti : dès les années 80, des sociologues alertaient déjà sur la marchandisation du travail social, un phénomène qui allait s'amplifier.

Pour moi, la loi de 2002 a marqué un tournant, posant les bases d'un travail social de plus en plus influencé par des logiques de rentabilité. Cela a été difficile à vivre. Mais un espace de liberté m'a permis de tenir : la formation universitaire, qui m'a donné l'occasion de réfléchir à mes pratiques et à leur contexte.

Ce qui m'a donc permis de tenir, ce sont :

- La formation et la réflexion.
- Le lien avec les publics et tout ce que le travail éducatif m'a apporté.

Comme l'a dit Marc Pailly, il devient de plus en plus difficile de faire collectif dans un tel contexte. Dans mon parcours, j'ai aussi été vacataire en formation. La transmission et ma formation universitaire m'ont naturellement mené à un poste de formateur en école.

Aujourd'hui, je suis à un carrefour : celui entre l'université, l'IUT, et un organisme de formation orienté vers la professionnalisation. Ce croisement entre deux cultures – universitaire et professionnelle – me place dans une position riche.

Être basé à Figeac, loin de la maison mère de l'IFRASS à Toulouse, m'offre un espace de liberté que je veux souligner. C'est un sujet peu abordé, mais essentiel : la liberté. En tant que cadre pédagogique, éloigné des contraintes hiérarchiques directes, je peux innover et faire preuve de créativité dans mes propositions aux étudiants.

Je mets en place de nombreux projets qui me portent. Notamment, le travail avec les acteurs du territoire Cantal-Aveyron-Lot, où des directions d'établissements sont très ouvertes au partenariat et à la créativité.

J'ai pu travailler avec Marc Pailly dans ce cadre : nous faisons cours à l'IME de Cransac, j'amène les étudiants au contact des publics, nous intervenons avec les professionnels dans les établissements, et inversement. Nous explorons des médiations artistiques et musicales, avec, en point d'orgue, un spectacle.

Ce sont des expériences concrètes qui permettent aux étudiants d'acquérir des savoir-faire et savoir-être, souvent absents dans les formations universitaires trop descendantes. Là, on mélange les approches, et c'est ce qui me motive.

Mais le contexte reste compliqué. La loi de 2002 est toujours en vigueur, à laquelle s'ajoutent d'autres réformes comme SERAFIN-PH ou la tarification à l'activité. L'expérience de l'hôpital montre où cela peut mener ...

Face à cela, comment résister ? Comment créer des espaces de liberté, voire de clandestinité ? Pour moi, la clé, c'est la créativité.

La créativité est indissociable de la liberté. C'est elle qui nous permet d'imaginer, d'innover dans un cadre contraignant.

J'avoue être inquiet face à ce qui arrive : une nouvelle réforme du diplôme d'éducateur spécialisé est prévue pour 2026, dans une logique de "flex-sécurité" et de "novlangue managériale". Alors comment faire collectif ? Comment créer du collectif au sein des institutions ?

Heureusement, à l'université, comme à l'IFRASS, j'ai la chance d'avoir des équipes qui réfléchissent. Ensemble, nous tentons d'imposer des espaces de pensée, notamment autour de la réforme de 2026, pour anticiper et construire une réponse.

Un consensus a émergé : notre centre de gravité, ce sera la clinique. C'est ce qui nous permet de tenir, d'élaborer, d'innover, et de défendre des valeurs fondamentales dans un contexte menaçant. Être entouré d'un collectif engagé, où chacun travaille dans le même sens, est essentiel pour moi. C'est ce qui permet de résister au risque de perte de sens.

Il y a aussi d'autres enjeux importants dans les institutions de formation. Parcoursup, par exemple, a rendu l'entrée en formation impersonnelle : plus de rencontres, seulement des dossiers, des notes, des lettres de motivation... souvent rédigées avec l'aide de l'IA.

Cela se voit. Et je constate, depuis 4 ou 5 ans, l'arrivée d'étudiants de plus en plus fragiles, psychologiquement vulnérables. Certains demandent un soutien psychologique, d'autres sont hospitalisés pendant leur formation. Ces formations remuent, réveillent des choses profondes.

Il y a aussi de nombreux étudiants DYS. Pour eux, l'IA peut être un véritable appui, une béquille bienvenue. Aujourd'hui, je repère dans ma pratique deux usages de l'IA :

- Une IA utilisée pour "consommer" un diplôme, sans implication réelle.
- Une IA utilisée comme levier de réflexivité, de pensée.

Il n'existe pas encore de législation claire sur l'usage de l'IA, contrairement au plagiat. Et c'est une vraie question pour nous, en formation : comment accompagner, comment encadrer ces usages ? Pour moi, encore une fois, ce qui permet de tenir, c'est la créativité. Créer des espaces de liberté, de pensée, même au prix de rapports de force avec l'institution.

Aujourd'hui, à ma place, j'ai cette liberté. Éloigné de la maison mère, mais transparent dans mon travail, je suis au croisement de la professionnalisation et du savoir universitaire, entre deux cultures, et avec deux collectifs : l'équipe universitaire et celle de l'IFRASS.

Cela me permet d'innover, d'expérimenter des formes de formation qui articulent savoirs théoriques et pratiques professionnelles.

Malgré un contexte de marchandisation du travail social, malgré les dérives possibles de l'IA, malgré des politiques sociales de plus en plus dures, et une économie restrictive qui pousse à "faire plus avec moins", ce qui me fait tenir reste fondamentalement ce qui m'a toujours animé : la nature humaine, la relation humaine, et l'entraide.